

Niveaux de travail

(Hervé Cabre – CUEEP – USTL)

Dans les trois genres académiques qui nous concernent ici, essentiels dans la rhétorique universitaire (l'exposé informatif, la synthèse documentaire, l'argumentation — ces travaux pouvant être développés indifféremment à l'écrit ou à l'oral), on peut envisager le travail à trois niveaux différents : par ordre croissant d'exigence, il s'agit d'un niveau "naïf", du niveau de la désinformation (ou de la propagande idéologique), et finalement du niveau authentiquement scientifique.

Le niveau "naïf"

C'est le niveau auquel chacun envisage le travail, spontanément, en abordant un sujet nouveau ou un domaine sur lequel on n'a encore qu'une information sommaire ou très partielle. A ce titre, c'est d'ailleurs un niveau incontournable : on s'informe et on restitue naïvement ce qu'on a trouvé, au hasard des sources qu'on a eues en mains.

C'est pour ce type de travail qu'on est amené à régurgiter, sans grande réflexion critique tout d'abord (et c'est un euphémisme), les données trouvées dans des cours, dans des dictionnaires ou des encyclopédies, dans les notes diverses des travaux consultés, ou dans des ouvrages dont on aura d'autant plus de mal à se démarquer qu'ils proviendront d'auteurs à la pensée vigoureuse.

Lors d'une argumentation, cela conduit à ne développer qu'une démonstration "enfantine" : on sélectionne les arguments qui vont dans le sens qu'on a prévu, en ignorant systématiquement tout le reste : **aucun traitement d'objections, aucune prise de conscience des difficultés, aucun examen critique des limites** de l'argument qu'on prétend valider...

la désinformation (ou de la propagande idéologique)

C'est le niveau suivant, et supérieur, techniquement, au précédent. En effet, la naïveté a cédé la place à la fois

1. à une information beaucoup plus riche et développée, et aussi mieux maîtrisée
2. et surtout — car c'est là le point déterminant — à un *projet*, cette fois, *méticuleusement orienté*, lié à un niveau d'exigence bien plus scrupuleux pour tenir ce contrat, y compris à travers des pratiques intellectuellement contestables (la *sophistique*, l'*art d'avoir raison au mépris de la vérité* s'il le faut — la vérité étant alors jugée, philosophiquement, ou inexistante, ou inaccessible, donc dans tous les cas secondaire par rapport à l'efficacité recherchée).

C'est ce qui se produit dans les *travaux idéologiques* : peu importe là de considérer sérieusement les questions qui surgissent, puisqu'on dispose déjà de réponses toutes faites à asséner au public (on dit parfois que l'**idéologie, c'est quand les réponses précèdent les questions** [qu'on évite donc de poser] ; on dit aussi que le "**plein idéologique**" est ce qui envahit et supplante le "**vide théorique**" du discours).

S'il se trouve que les arguments favorables sont effectivement probants, on s'en contentera globalement. On n'évitera pas par principe de considérer les difficultés ou les objections éventuelles (ce qui reviendrait au "travail naïf"), mais on ne les traitera qu'en les disqualifiant, en les minimisant, en ignorant *a priori* leur portée véritable, en refusant de les reconnaître vraiment, en faisant tout ce qui convient pour les masquer et pour empêcher qu'elles émergent.

Les *discours publicitaires, commerciaux, et politiques* aussi, entrent essentiellement dans cette catégorie : le but est d'emporter l'adhésion du public visé, de susciter des actes d'achat ou des suffrages favorables (qu'il s'agisse de vote explicites ou d'assentiment diffus, de rêves, voire de consentements résignés).

C'est le cas aussi des "*discours d'experts*" — au sens péjoratif du terme, ici ; car il en existe un. Il s'agit de demander à des autorités reconnues (les fameux "experts") des cautions de principe pour étayer des décisions politiques et économiques que des "décideurs" ont *déjà* prises : les experts sont alors conviés à habiller comme il convient cette prise de décision en fait toujours préalable à leur analyse.

Certes, il peut se trouver que la décision soit juste et parfaitement validée. C'est le seul cas où les experts peuvent travailler en toute probité intellectuelle.

Il se peut aussi que cette décision, juste ou injuste, "doive" (selon les décideurs) être d'abord soustraite à tout examen critique (donc à toute remise en cause potentielle). Les experts auront alors mission de l'exposer avec une *allure de technicité* tellement rébarbative que le public se sentira exclu : inutile pour lui de chercher à comprendre, et plus encore à discuter, des décisions relevant de compétences qui le dépassent, et qu'on ne mettra en aucun cas à sa portée.

C'est là un véritable travail d'intimidation, de censure idéologique du débat démocratique. Le narcissisme des experts est, dans ce cas, parfaitement mis à profit :

d'une part, il conduit à entraver l'information authentique et à interdire le débat public sur ces questions confisquées ;

d'autre part, il détourne vers les experts (les seuls que verra finalement le public) le soin de "porter" publiquement les décisions prises.

Ce qui est très habile : en cas de succès médiatique (si le public consent ou se résigne, donc), l'autorité des experts exhibés cautionnera avec force et brio les décisions en jeu ;

et dans le cas contraire (si le public renâcle, résiste ou se révolte), ce sont les experts, et non pas leurs commanditaires (toujours à l'abri, dans l'ombre opaque de leurs lieux de pouvoir), qui auront à essuyer la vindicte des opposants — les véritables décideurs resteront donc parfaitement à couvert, hors de tout soupçon, hors de toute rétorsion possible éventuellement.

Et face à une population mélangée, comme c'est le cas le plus souvent, où ces deux positions cohabitent, sans exclusive aucune, les effets se combinent pour conditionner le débat sans jamais vraiment l'informer : on discute non plus avec des arguments, mais avec des cartes de visite plus ou moins prestigieuses. On voit alors combien les arguments d'autorité diffusés et revendiqués à l'envi pervertissent le fonctionnement vraiment démocratique du débat public.

Cette perversité n'est évidemment pas toujours volontaire.

Par snobisme scientifique, ou par souci de faire valoir une technicité professionnelle sérieuse — notamment face à la précarisation que constitue la mise en concurrence —, des scientifiques plus que valables manquent à leur devoir de communiquer correctement le fruit de leurs recherches; ils ne savent pas formuler leurs travaux de manière suffisamment compréhensible; ils cèdent trop facilement à la tentation de vivre en vase clos, au sein de leur petit monde de chercheurs (car, même à l'échelle planétaire, c'est bien un petit monde, auréolé d'un prestige d'élite fermée).

Cependant, quand bien même ce n'est là chez eux que maladresse, plus que projet délibéré, cette attitude corrobore une image fallacieuse de la science comme fondamentalement inaccessible. Et les décideurs nommés plus haut, avec leurs experts "intelligents", qui, eux, "ont bien compris où était leur intérêt", profitent effrontément de cette situation pour confisquer davantage encore les pouvoirs qui engagent la société tout entière.

Une pratique originale du discours étaye alors efficacement une forme pervertie de la démocratie qui soustrait aux citoyens le droit et la possibilité de prendre part réellement aux décisions publiques.

Quand la décision relève plutôt de l'arbitraire des décideurs, de la prise en compte exclusive de leurs intérêts, au mépris des autres réalités dont une étude sérieuse devrait aussi tenir compte, c'est par la *sophistique* qu'on attend des experts "intelligents" et "professionnels" qu'ils accomplissent leur tâche. L'art développé est alors celui du mensonge habile, de la désinformation plus ou moins raffinée.

Et plus un argument sera mensonger, plus il conviendra de "l'habiller" avec un savoir-faire consommé, de mobiliser un attirail complexe et impressionnant de méthodes et de données.

Un cynisme certain accompagne aussi ce type de maniement du discours : en l'espèce, les vraies décisions étant confisquées, le champ du discours n'est plus qu'un habillage formel, et l'essentiel n'est évidemment plus là : on débouche ainsi sur des pratiques effectives de **langue de bois**, la rhétorique plus ou moins habile développée n'étant que masque, diversion et stratégie dilatoire (tant que les adversaires perdent leur temps à ergoter sur des arguties qu'on leur fait prendre au sérieux, leur énergie est mobilisée, devenant radicalement indisponible pour les enjeux véritables, qu'on peut faire progresser sans encombre) pour laisser le champ libre aux "décideurs".

le niveau authentiquement scientifique

C'est effectivement le niveau supérieur de la **réflexion critique**, car il s'agit cette fois, en étant constamment **vigilant** face aux dérives toujours possibles du discours sérieux, de **dénoncer les failles** et de déjouer les stratégies fallacieuses ou sophistiques qui ont été développées dans le discours pour combler un peu trop vite le "désir de savoir" (quand ce n'est pas de tromper), que ce soit par ignorance encore (car l'histoire des sciences ne saurait adopter d'autre rythme que le sien propre, et ne peut sauter des étapes de son parcours) ou par malhonnêteté.

Rappelons, en guise de conclusion, que seul ce niveau de réflexion permet d'élaborer des connaissances réellement valables, c'est-à-dire des **connaissances qui émancipent**.

Cela se produit quand ces connaissances nous affranchissent de l'erreur et de l'obscurantisme, avec toutes les pratiques rituelles et conjuratoires qu'on développe alors à l'envi pour tenter de résoudre des difficultés qu'on ne sait pas appréhender correctement.

Cela se produit aussi quand ces connaissances nous aident à nous affranchir des surpouvoirs que des institutions puissantes réussissent à nous imposer en utilisant pour cela la sophistique qu'ils maîtrisent, et en exploitant notre faiblesse et notre impuissance à la démasquer pour ce qu'elle est.

Dans le domaine du savoir (qui nous concerne au premier chef dans une université scientifique), cette emprise est spécialement pressante chaque fois que les tâches de mémorisation et de régurgitation littérale des énoncés inculqués prennent le pas sur la réflexion critique. C'est là, donc, que l'activité scientifique authentique et exigeante, et l'esprit scientifique en général (même chez ceux qui ne font pas profession de "science"), constituent une arme de première importance pour l'humanité, pour chacun des groupes sociaux, et pour chaque individu en particulier.